



Le miracle Benda Bilili

CINÉMA • Dans «Benda Bilili», les musiciens handicapés Ricky et Roger s'immergent en musique dans le ghetto de Kinshasa. Un film d'un genre nouveau à voir absolument.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ELISABETH STOUDMANN

C'est l'histoire d'une épopée miraculeuse, celle d'un groupe d'handicapés et d'enfants des rues de Kinshasa qui écumant aujourd'hui les scènes du monde entier, de Tokyo à New York en passant par tous les pays d'Europe. Renaud Barret et Florent de la Tullaye sont les producteurs du premier disque du Staff Benda Bilili paru l'an dernier, et du film *Benda Bilili* qui sort aujourd'hui sur les écrans. Ces deux photographes français sont partis à Kinshasa en 2004 sur un coup de tête. Une crise de la quarantaine inspirée les amène à envisager de consacrer un film à la scène musicale foisonnante des ghettos de «Kin». Sur le tournage, ils rencontrent Ricky, le leader du Staff Benda Bilili, qui comme plusieurs des autres membres du groupe a été touché par la polio, enfant.

Frappés par la beauté de la musique, par la force et la volonté de ces handicapés, organisés en syndicat, qui contrôlent et gèrent leur bout de trottoir à la manière d'un gang, Florent de la Tullaye et Renaud Barret se jettent à corps perdu dans une nouvelle aventure: enregistrer ces «génies du ghetto».

De galères en moments intenses, il leur faudra finalement cinq ans pour finaliser leur film. Au final, *Benda Bilili* est étonnant. Ni documentaire, ni journalistique, il dresse un portrait de la cité de Kinshasa, où la vie et la musique ont toujours le dessus malgré les déboires et la misère. Un *Slumdog Millionaire* épuré, réaliste et véridique. Quasiement sans commentaires, avec les paroles des chansons en guise de fil conducteur, le long métrage suit Ricky, le paraplégique à la voix d'or, et Roger, un enfant des rues qui s'est construit une guitare à partir d'une boîte de lait dont il tire des sons vertigineux. Discussion à bâtons rompus avec les deux réalisateurs.

Votre concept était-il d'emblée de réaliser un film et un CD?

Florent de la Tullaye: La rencontre avec le Staff Benda Bilili a été un choc émotionnel et musical. Ces musiciens étaient en danger, ils pouvaient disparaître du jour au lendemain. Nous voulions enregistrer le plus vite possible pour qu'ils laissent une trace. Finalement, ce projet a pris beaucoup plus de temps que prévu. En 2004, nous avons réalisé une maquette et fait le tour des maisons de disques, mais personne n'était intéressé. En 2005, nous y sommes retournés avec un ami ingénieur du son pour les enregistrer par nos propres moyens. Mais c'est à ce moment que leur QG a brûlé. L'argent prévu pour l'enregistrement est parti pour aider les musiciens qui se retrouvaient dans une situation extrêmement critique. Ils avaient perdu le peu qu'ils possédaient, tout ce qui les maintenait psychologiquement en vie.

Comment avez-vous réagi à ce qui aurait pu être le point final de cette aventure?

Renaud Barret: Très rapidement, les Benda Bilili ont pris tout notre temps et toute notre énergie. Notre vie s'est calquée sur la leur. Après l'incendie, nous sommes rentrés en France pour revenir un an plus tard avec Crammed Disc et Vincent Kenis (*producteur de Konono N°1 et Kasai All Stars, ndr*), qui connaît bien Kinshasa. Il est difficile de



Staff Benda Bilili: une façon de faire de la musique dans les ghettos de Kinshasa. XENIX FILM

travailler avec le Staff Benda Bilili. Ils ne dorment pas, ne mangent pas, et ont chacun huit enfants et des galères en permanence. Au final, il a fallu s'y reprendre à trois fois pour boucler cet album, qui n'est finalement sorti qu'en 2009. Parallèlement, nous filmions tout, pensant d'abord récolter des images pour du matériel promotionnel.

«Staff Benda Bilili ne sont pas des tendres, ils ne peuvent pas se le permettre.»

Comment expliquez-vous que malgré ces conditions de vie précaires, ils continuent de répéter assidûment, sans aucun débouché en perspective?

FdIT: C'est leur façon de survivre. Ils n'ont jamais cessé de croire qu'ils deviendraient un groupe important. **RB:** Dès qu'ils nous ont vu arriver, alors que nous n'étions que deux crétiens de Blancs avec des caméras, ils se sont dit: «Bon, c'est eux ou personne!» Ils nous ont ouvert les portes d'un monde auquel un journaliste n'aurait pas eu accès.

Comment cela se passait-il au quotidien?

RB: Quand on est avec le Staff Benda Bilili, on est protégé. Tous les enfants des rues, les voyous, les petits dealers deviennent des potes. De ce côté-là, il n'y a plus rien à craindre. Mais pour la police et les militaires – qui sont armés, et peu ou pas payés –, nous étions des cibles de premier choix. Même avec une petite autorisation mignonne, c'était marqué «dollars» sur notre front. Nous avons fini plusieurs fois au poste, dès notre première semaine de travail avec le Staff.

Cela nous a d'ailleurs permis de constater la puissance des handicapés à Kinshasa. A travers une lucarne de notre cellule, nous les avons vus se regrouper autour du commissariat en protestant parce qu'on leur avait volé «leurs Blancs». Ce n'était pas une histoire d'amitié, nous étions leurs tickets de sortie! Si nous étions simplement venus prendre des photos, nous ne serions pas restés plus de deux minutes avec eux. Mais à cause de notre projet, nous sommes devenus très importants. Au point qu'ils s'attaquent à la police! Ils se sont donc réunis devant le commissariat. Coco, qui est le plus fort, a pris sa moto et a chargé. Il a défoncé les portes du commissariat. Ils sont tous rentrés et se sont empoignés avec les flics en vociférant qu'il

fallait nous libérer, qu'on était leur gagne-pain!

J'imagine qu'il y a aussi eu des moments difficiles entre vous...

RB: Il y aura toujours cette dichotomie entre les deux mondes. Pour eux, on arrive, on est en bonne santé. On est plutôt plus gras que la dernière fois qu'ils nous ont vus. On appuie sur un mur et des billets sortent, comme disent les enfants des rues. C'est un monde très cruel. Le film ne met pas cela en avant, mais les Staff Benda Bilili ne sont pas des

tendres, ils ne peuvent pas se le permettre. Il faut voir les règles qui régissent les enfants des rues, entre un aîné et un cadet désobéissant par exemple.

Après avoir rassemblé des heures de tournage, quels ont été vos partis pris pour ce film?

RB: Nous ne voulions pas réaliser un film musical, mais un film sur le pouvoir de la musique, de la volonté aussi. Il ne s'agissait pas non plus de traiter du handicap, car eux-mêmes ne se voient pas comme des handicapés. L'idée était de se faire embarquer par les Staff Benda Bilili, ces gens extrêmement humains et généreux, et de raconter l'histoire d'un miracle. Le faire de façon très linéaire a permis de lever le voile sur une partie de la population de ce pays. D'énoncer la métaphore d'un continent en donnant la parole à des gens qui, habituellement, ne parlent pas. A travers deux personnages, Ricky et Roger, nous avons voulu montrer une population de laissés pour compte qui se bat pour sa dignité.

Comment avez-vous rencontré Roger?

FdIT: En 2004 déjà, il avait furtivement passé devant nos caméras pour nous jouer un morceau. Il avait 12 ans à l'époque, mais physiquement il en faisait 8 parce qu'il ne devait pas manger beaucoup et avait des problèmes de croissance. Il nous a marqués et nous l'avons fait rechercher en vain pendant un an. Il est réapparu quinze jours avant notre entrée en studio, au moment où Ricky auditionnait les gens pour voir qui allait participer. C'était un enfant aux yeux incroyables, avec une oreille absolue. Il a débarqué dans ce groupe et en est rapidement devenu l'un des membres influents.

Que sont devenus vos personnages et musiciens?

FdIT: Avant, ils ne savaient pas ce qu'était un public. Maintenant, ils jouent de-

vant 5000, parfois 10 000 personnes, et ils adorent ça. Ils ne se lassent pas de voir les réactions du public. Lorsqu'il n'y a pas trop de limite horaire, ils peuvent jouer des heures. Ils restent très créatifs et testent de nouveaux morceaux – ils ont déjà presque tout les titres de leur prochain album.

A Kinshasa, chacun a lancé un petit business. Roger, qui a toujours été passionné par nos caméras, a monté un petit studio de photo et de vidéo. Là-bas on filme tout: mariages, enterrements... Un autre a acheté une voiture et est chauffeur de taxi. Un troisième a acheté un congélateur à chacune de ses femmes pour qu'elles puissent vendre de la bière. Tous les enfants vont à l'école. Ils ont tous des maisons.

Comment le Staff Benda Bilili est-il perçu à Kinshasa?

FdIT: Ils ne sont pas encore vraiment connus. Quelques retombées ont suivi leur passage au Festival de Cannes, et ils ne sont pas revenus à Kinshasa depuis. Ils ont enchaîné les tournées du Canada au Japon en passant par l'Europe. Une chose est sûre, leur histoire dérange. La ministre de la culture de la République Démocratique du Congo s'est déplacée à Cannes. En discutant avec elle, j'ai compris que ce film la gênait. Le simple fait qu'il présente des enfants vivant dans la rue, qui ne vont pas à l'école, est un constat accablant.

Quels sont vos projets futurs?

RB: Le Staff Benda Bilili n'est qu'un petit aperçu de ce qui se passe à Kinshasa, dans le ghetto. Ils ont un son. Ils ont créé un style. Mais il y a énormément de très bons artistes. La rumba est une source d'influence importante, mais on trouve aussi du funk, le blues, le hip hop qui est extrêmement mélancolique et mélodieux, avec des choix d'instruments très bizarres.

Tout ça se travaille. Il faut essayer de donner de la visibilité aux choses. D'où ce projet d'enregistrement musical sur deux ans avec quatre groupes que nous sentons mûrs pour la scène. Notre expérience avec Staff Benda Bilili nous permet de travailler calmement. Souvent, les gens nous disent: «On vous a vu lorsque vous étiez au deuxième sous-sol, puis au premier, puis au rez-de-chaussée. Maintenant, vous êtes au deuxième étage, mais on vous a vu passer en ascenseur!» Ce n'est pas la même chose que de voir quelqu'un arriver directement du 3^e étage... I

Le Courrier du 26 septembre 2009: www.lecourrier.ch/bilili

EN BREF

LECTURES DE TEXTES DE FIN D'ÉTUDES

INSTITUT LITTÉRAIRE SUISSE A Bienne aura lieu vendredi une présentation publique des thèses de bachelors en écriture littéraire. Des étudiants liront des chapitres de romans, des nouvelles, des extraits de pièces de théâtre et de poésie dans deux salles de l'Institut littéraire suisse. MOP

Ve 10 septembre dès 19h, lectures à 20h, Institut littéraire suisse (99, Faubourg du Lac), Bienne, www.hkb.bfh.ch

BALADE LITTÉRAIRE À VÉLO

GENÈVE Les Editions Encre Fraîche organisent samedi leur prochaine balade littéraire, cette fois-ci à vélo. Le départ est fixé place du Rhône à 14h (avec son propre vélo). Gratuite, la promenade dure deux heures et demie et fera découvrir des lieux genevois en lien avec les auteurs de la maison d'édition ou leurs textes à paraître cette année. Au programme, *La Rôdeuse*, de Mathilde Zufferey, puis un passage par la Jonction, devant la rédaction du *Courrier* où travailla Francine Collet, qui vient de publier *Crabes à l'étouffée*. Départ ensuite pour la synagogue du quartier des Banques, en rapport avec *1944*, ouvrage de trois auteurs hongrois. Ensuite, rencontre avec Olivier May, auteur d'*Excision* récemment paru, au cimetière des Rois devant la tombe de Jorge Luis Borges. La balade s'achèvera par un apéritif avec les auteurs aux Recyclables, rue de Carouge. MOP

Inscriptions par mail sur alexandre@regad.net ou directement sur le site www.baladesavelo.ch

LECTURE AU PARNASSE

GENÈVE Claude Thébert lira samedi des passages du roman de Joel Jakubec, *Le Marchand de glaces*, à la librairie Le Parnasse. Né en Suisse, d'origine germano-slave, Joel Jakubec a pris part à une recherche éthique dans le cadre d'ouvrages scientifiques relatifs à l'environnement. *Le Marchand de glaces* est son premier roman: l'histoire d'une expérience qui se referme sur le protagoniste, d'un camp où d'affreuses choses se passent, qu'on avait cru à jamais finies. MOP

Sa 11 septembre de 12h à 13h, librairie Le Parnasse (6, rue de la Terrassière), lecture gratuite, www.theatredusentier.ch

WEEK-END DE CONTES

LAUSANNE Ce week-end au Casino de Montbenon, Lausanne Estivales invite à un festival de contes. Au programme, entre autres, *Déjà tard*, mélange de slam et de contes par Christiane Givord samedi à 17h, et *Le Suisse errant, les confidences d'un mazot* par Pierre Rosat, samedi à 18h. A ne pas manquer non plus, *Paroles qui content* de Casilda Regueiro, dimanche à 18h: un spectacle pour adultes avec chant et musique incluant une sélection de contes de tradition orale de plusieurs cultures – des récits zen, soufis, amérindiens, des contes de fées européens et des légendes du roi Arthur. MOP

Lausanne, Casino de Montbenon, salle des fêtes (3, allée Ernest-Ansermet), samedi dès 14h et dimanche dès 10h, www.swisstailes.ch



Florent de la Tullaye et Renaud Barret. XENIX FILM